

La vie de cet illustre prêtre français fut une bonne action continuelle. Pris par les pirates de Tunis dans sa jeunesse, et vendu comme esclave à un renégat, il pénétra d'un salutaire repentir l'âme de son maître, le convertit, et se fit ramener par lui en France. Devenu aumônier des galères, et reconnaissant qu'un galérien avait été injustement condamné, il se chargea des fers de ce malheureux jusqu'à ce que sa grâce fut obtenue. Il visita par toute la France les prisonniers et les malades, et établit de toutes parts des confréries de charité. Enfin il se fixa à Paris, d'où son zèle continua de se faire sentir dans toute la France. Il fonda la congrégation des *Prêtres de la mission*, destinés à instruire le peuple des campagnes et à former des prêtres dans les séminaires; il créa l'admirable institution des *Sœurs de la charité*, pour le service des pauvres malades. Il fonda les hospices des *Enfants trouvés*, où sont reçues ces pauvres petites créatures que la misère des parents ne leur permet pas de nourrir, et qui, avant lui, étaient abandonnées dans les rues et périssaient presque toujours. Il créa aussi des hospices pour la vieillesse.

Tant de belles institutions, dont une seule suffirait pour immortaliser son auteur, ont été l'œuvre d'un seul homme. Elles se sont répandues dans tous les pays; la charité ne permettra jamais qu'elles périssent, et la France se souviendra toujours que c'est à saint Vincent de Paul qu'elle doit les séminaires, les sœurs de la charité, les hospices pour les enfants et les refuges pour la vieillesse.

Saint François de Sales.

[1567-1622.]

Saint François de Sales, nommé évêque de Genève¹, résolut de se consacrer tout entier à ses devoirs d'évêque. Il se chargea personnellement du soin des pauvres et des

1. Quoiqu'il portât le titre d'évêque de Genève, il ne pouvait pas résider dans cette ville protestante: le siège

du diocèse avait été établi à Annecy, ville de Savoie, située à 27 kilomètres S. de Genève.

malades. Pour ramener à la véritable foi ceux de ses diocésains qui avaient abandonné l'Église catholique, aucun effort ne coûta à son zèle.

Il entreprit la visite des paroisses de son diocèse, avec la résolution de ne la jamais discontinuer, persuadé que le meilleur moyen de ramener au bien les âmes égarées était de leur faire entendre la voix de leur premier pasteur. Il parcourait les montagnes de la Savoie avec des peines infinies, marchant à pied dans des déserts affreux, réduit souvent à coucher sur la paille, dans de pauvres chaumières, obligé de gravir des rochers presque inaccessibles et de franchir d'horribles précipices. Il parlait à ces pauvres gens avec une bonté qui les attendrissait; il entraînait dans leurs besoins et dans leurs peines, les assistait de tout son pouvoir; et souvent on le vit se dépouiller d'une partie de ses habits pour en revêtir les pauvres quand il n'avait plus autre chose à donner.

Un jour, les principaux habitants d'une vallée des Alpes vinrent lui apprendre que des rochers, s'étant détachés des montagnes, avaient écrasé plusieurs maisons et enseveli sous les ruines un grand nombre de malheureux, ainsi que les troupeaux qui faisaient toute la richesse du pays; qu'étant réduits par cette catastrophe à la dernière indigence, et hors d'état de payer les impôts, ils n'avaient pu néanmoins obtenir d'en être déchargés. Ils le supplièrent d'envoyer un de ses vicaires généraux sur les lieux pour vérifier leur récit, afin de pouvoir écrire au gouvernement en leur faveur. François offrit de partir à l'heure même pour aller leur rendre tous les services qui dépendraient de lui. Ils lui répondirent qu'à la vérité la vallée n'était située qu'à trois lieues de distance, mais que le chemin était impraticable. « Vous êtes bien venus, vous, dit le saint évêque. — Oui, répondirent-ils tous, mais nous, nous sommes de pauvres gens accoutumés à de pareilles fatigues. — Et moi, mes enfants, je suis votre père, obligé de pourvoir par moi-même à vos besoins. » Il partit avec eux à pied et il lui fallut une journée entière pour faire les trois lieues. Il trouva une population désolée, manquant de tout. Il mêla ses

larmes à celles de ces malheureux, les consola, leur donna tout l'argent qu'il avait apporté, écrivit en leur faveur au gouvernement, et obtint tout ce qu'il demanda. Une charité si active, secondée par sa rare éloquence, produisait partout des effets merveilleux.

Il venait de gagner un procès important contre plusieurs habitants de son diocèse. S'il avait soutenu ce procès, c'est qu'il s'agissait des droits de son Église, qu'il ne lui était pas permis d'abandonner. Son intendant voulait qu'il exigeât rigoureusement des parties adverses le paiement de tous les frais. « Dieu me garde, répondit-il, d'en agir ainsi avec qui que ce soit, mais particulièrement envers mes diocésains! » L'intendant insista, en lui représentant que ces frais montaient à une forte somme. « Eh! pour combien comptez-vous les cœurs que ce procès a peut-être rendus mes ennemis? Pour moi, je les compte pour tout. » A l'heure même, il envoya chercher ses adversaires, et leur déclara qu'il les tenait quittes des frais et des dépens auxquels le tribunal les avait condamnés.

La générosité du prélat mettait de très-mauvaise humeur l'intendant, embarrassé quelquefois pour fournir aux dépenses de la maison. Il querellait alors son maître, et le menaçait de le quitter. Mais François lui disait avec sa douceur ordinaire : « Vous avez raison, je suis incorrigible, et, qui pis est, il y a toute apparence que je le serai toujours. »

L'intendant se retirait tout confus, et disait souvent aux autres serviteurs de la maison : « Notre maître est un saint; mais il nous mènera tous à l'hôpital : il ira lui-même le premier, s'il continue. »

Saint Charles Borromée.

[1538-1584.]

Charles Borromée, d'une illustre famille de Milan, n'avait guère plus de vingt ans lorsque le frère de sa mère devint pape sous le nom de Pie IV. Cet événement, qui lui ouvrait la plus brillante carrière, ne fit naître dans son âme

ni ambition ni orgueil. Son oncle pouvait l'élever très-haut dans les dignités du monde : fidèle au désir qu'il avait manifesté dès un âge tendre, Charles entra dans les saints ordres. Son oncle ne s'y opposa pas, mais en fut surpris.

Quelle que fût la modestie de Charles, il ne put se soustraire aux honneurs qu'il méritait. Malgré sa jeunesse, il fut nommé cardinal, archevêque de Milan, et son oncle avait en lui une telle confiance, que le jeune Charles gouvernait en quelque sorte l'Église. On doit à son activité prodigieuse l'heureuse conclusion des travaux du concile de Trente¹, qui défendit avec tant d'élévation et de clarté la doctrine catholique contre les hérésies du seizième siècle, et qui régla avec tant d'autorité la discipline ecclésiastique.

Après l'achèvement de ce glorieux ouvrage, Charles résolut de se consacrer uniquement aux soins de son diocèse. Milan, qui admirait et aimait déjà son premier pasteur, lui fit la réception la plus brillante; partout sur sa route avaient été élevés des arcs de triomphe. Mâle et persévérant courage, charité compatissante et tendre, puissance inflexible pour le bien, volonté indomptable de la foi, charme enchanteur de la patience et de la bonté, dévouement généreux et porté jusqu'à l'héroïsme : telles sont les qualités qu'il déploya constamment.

Depuis longtemps les archevêques de Milan ne résidaient que comme par exception dans leur diocèse, et leur absence avait causé un relâchement déplorable dans la discipline. Charles rétablit l'ordre et la régularité par ses efforts soutenus, mais surtout par ses exemples.

Plus sévère pour lui-même que pour les autres, il s'imposait les plus rudes privations, vivait de peu, couchait sur la dure, et, quoique naturellement fort enclin au sommeil, passait une grande partie des nuits à étudier. Quand on l'exhortait à prendre du repos pour réparer ses forces, il répondait en citant l'exemple d'un de ses oncles, Jacques

1. Trente est une ville du Tyrol 19^e concile œcuménique, qui dura de (États autrichiens), où s'est tenu le 1545 à 1563

de Médecis, célèbre capitaine, qui ne se couchait jamais, dormait peu et assis : « Est-ce qu'un évêque, disait-il, ne peut pas en faire autant, lui qui est obligé de faire la guerre à tous les ennemis de notre salut? »

Sa patience à supporter la rigueur des saisons était incroyable. Un jour qu'on voulait lui bassiner son lit, il dit en souriant : « Le meilleur moyen de ne pas trouver le lit froid, c'est de se coucher plus froid que le lit. » Vainement on l'engageait à modérer ses grandes austérités : « Une vie austère, répondait-il, ne saurait nuire à la santé. Il faut soigner l'âme plus que le corps. »

Autant il était sévère pour lui-même, autant il était doux et indulgent pour les autres, et il était le premier à détourner ses prêtres des pratiques de mortification qu'il avait adoptées, et qui auraient excédé leurs forces.

Sa fortune était immense; sa générosité et sa bienfaisance étaient encore au-dessus de sa fortune. Ses aumônes abondantes soulageaient toutes les misères, allaient au-devant de tous les besoins. Il ne se réservait rien pour lui-même. Des collèges, des écoles, des séminaires, des fontaines publiques, des hôpitaux, des églises qu'il a fait construire à ses frais, à Milan et dans d'autres villes, subsistent encore : monuments d'une munificence aussi éclairée que charitable !

D'autres monuments de son zèle sont les ouvrages qu'il composa pour l'instruction des fidèles, ouvrages pleins de sages observations, de solides raisonnements, de conseils utiles.

Il faisait souvent des visites pastorales dans les divers cantons de son diocèse, dont quelques-uns sont montagneux et d'un difficile accès. Charles eut à supporter dans ces voyages d'extrêmes fatigues : car il n'hésitait pas à se rendre dans les lieux les plus inaccessibles, s'il devait trouver au terme de sa course quelque malheureux à secourir, quelque opprimé à défendre. Il allait à cheval quand les chemins le permettaient; mais, dans les contrées montagneuses, il était souvent obligé de marcher un bâton à la main, avec des crampons sous ses souliers, pour ne pas

tomber dans les précipices. Quelquefois, pour gravir des rochers escarpés, il s'aidait des pieds et des mains; et, dans les endroits les plus pénibles, afin de soulager les domestiques, il portait sa part du bagage.

Voici un fait qui prouve la bonté de son âme et les dangers auxquels il s'exposait dans ses visites pastorales. Un jour, il voulut absolument visiter quelques pauvres chaumières perdues dans les montagnes. Il quitta sa suite, prit un guide et se dirigea seul avec lui vers le hameau. Il fallait traverser un torrent, grossi par des pluies récentes, qui se précipitait avec impétuosité du haut des montagnes. Pour passer, le guide lui offrit de le prendre sur son dos. Il y consentit; mais, à peine étaient-ils au milieu du courant, que cet homme, ou fatigué ou maladroit, le laissa tomber, puis, au lieu de le relever, et craignant de se noyer lui-même, retourna sur ses pas, et, aussitôt qu'il eut gagné la rive, s'enfuit à toutes jambes. Malgré la hauteur des eaux et l'embarras de son costume épiscopal, le cardinal réussit à se tirer de ce mauvais pas et arriva tout mouillé à la plus prochaine habitation. Il fit ensuite chercher son guide infidèle, et, loin de lui faire des reproches, le rassura et lui donna de l'argent. On montre encore l'endroit où cet accident est arrivé.

En réformant les désordres qui régnaient dans son diocèse, le saint prélat devait nécessairement susciter des inimitiés et provoquer des résistances. Quelques moines pervers trouvèrent tous les moyens bons pour se soustraire à la réforme, et ne reculèrent même pas devant l'assassinat. L'un d'eux, nommé Farina, se posta un soir à l'entrée de la chapelle de l'archevêché, tandis que le cardinal y faisait sa prière devant l'autel, et lui tira un coup d'arquebuse. Charles, se sentant frappé, s'écria : « O mon Dieu ! mon créateur, je vous offre le sacrifice de la vie que vous m'avez donnée, et je vous rends grâce si je la perds pour la défense de la justice ! » Cependant il n'avait reçu qu'une forte contusion; la balle, quoique tirée presque à bout portant, n'avait pas pénétré dans le corps; et, quand on le déshabilla, on ne trouva sur sa peau qu'une enflure légère, qui était

plutôt une marque du péril dont il avait été préservé, qu'une blessure.

Toute la population se porta à son palais pour lui témoigner sa profonde sympathie, et de là dans les églises pour remercier Dieu d'avoir sauvé son digne ministre, et pour le supplier de lui continuer sa protection. Le gouverneur de Milan voulait lui donner des gardes : « Non, dit-il, les prières qu'on fait pour moi me protégeront mieux qu'un régiment tout entier. »

Farina subit le supplice qu'il méritait, malgré les vives instances du saint, qui demanda sa grâce.

Cette circonstance n'est pas la seule où l'on ait conspiré contre la vie de Charles. Un jour, un de ses parents lui apporta des lettres d'un évêque voisin qui l'avertissait d'un complot tramé contre le cardinal. Charles prend les papiers et les jette au feu sans les lire. « Je vous remercie, dit-il; mais je ne veux pas savoir les noms de ceux qui ont de mauvais desseins contre moi. Je vais offrir dans quelques instants le saint sacrifice; je ne veux pas que des pensées de haine viennent m'y troubler. »

Lorsqu'il allait à Rome pour l'élection d'un pape, il ne cessait de répéter à ses collègues que les princes de l'Église devaient être aussi distingués par leurs vertus que par leurs dignités. « Quand je considère cette robe de pourpre que je porte, disait-il, sa couleur me fait souvenir que je dois toujours être prêt à verser mon sang pour la gloire de Dieu et pour le bien de mes frères. »

La peste terrible qui désola Milan fit paraître dans tout son jour l'héroïque charité de Charles.

Quand elle éclata, il était absent. Aussitôt il s'empressa de retourner dans la ville, que déjà les magistrats, les nobles et les riches avaient abandonnée. On voulait le retenir : « Non, dit-il, le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

L'épidémie était si cruelle et la terreur si grande, que personne n'avait le courage de soigner les pestiférés, et que l'émigration augmentait chaque jour. Il parvint à retenir une grande partie de la population, et à ranimer en faveur

des malades le zèle de ceux qui pouvaient les secourir. Il fit des réglemens, prit de sages mesures de police, et exerça toute l'autorité dans une ville que tous les magistrats et même les chefs militaires avaient quittée.

L'hiver vint ajouter aux horreurs de la situation : le froid était excessif, et une foule de pauvres gens n'avaient ni bois pour se chauffer, ni vêtements pour se couvrir. Une multitude éplorée se rassemble devant la demeure de l'archevêque et implore Charles comme son unique protecteur dans cette affreuse détresse. Ce spectacle émut profondément le cœur de Charles, et fit couler ses pleurs. Mais que pouvait-il? Déjà il avait vendu ses meubles, son argenterie, et en avait donné le prix. Il fit une nouvelle revue de ce qui pouvait rester dans son palais, enleva toutes les tentures qui garnissaient les murailles, les tapis qui couvraient les planchers, les draperies des lits et des fenêtres; il distribua tout ce qui pouvait servir à faire des vêtements, et donna même ses propres habits, n'en réservant qu'un seul.

Pendant quinze mois que dura cette épidémie, qui enleva dix-huit mille personnes à Milan et huit mille dans le reste du diocèse, Charles ne se ralentit pas un seul moment. Le jour, la nuit, il était auprès des malades. Il faudrait des volumes pour raconter tous les actes de sa charité. On ne sait ce qui doit étonner le plus, ou de la persévérance de son dévouement, ou de la multitude de ses travaux, auxquels il est inconcevable qu'un homme seul ait pu suffire.

Non content de prodiguer sa vie pour le salut de ses concitoyens, il essayait de les encourager en implorant la miséricorde du ciel par des actes de piété et de pénitence. Dans une procession, comme il ne regardait pas où il mettait les pieds, il marcha sur un gros clou aigu, qui lui entra fort avant dans le pouce et lui enleva l'ongle : cet accident douloureux ne l'empêcha pas de continuer sa marche. Malgré la recommandation des médecins, il ne voulut pas garder la chambre un seul jour : tant il était pressé de courir là où l'appelait son zèle!

Enfin le fléau cessa, et Charles reprit ses visites pastorales. Durant une de ces visites, il tomba malade, et fut ramené

à Milan. Comme on l'exhortait à se soigner, le seul adoucissement qu'il voulut bien introduire dans son genre de vie habituel, fut de faire mettre un peu de paille sur les planches qui lui servaient de lit.

Il sentit que sa fin était proche, et n'eut plus d'autre pensée que de se préparer saintement à la mort. Il reçut les derniers sacrements avec un calme parfait, et, le 3 novembre, rendit son âme à Dieu en prononçant ces paroles de l'Écriture : *Ecce venio*¹.

Le peuple, auquel il avait fait tant de bien, vit dans sa mort une calamité publique, et, vingt ans après, le souverain pontife le plaça au nombre de ces élus de Dieu que l'Église invoque.

La reconnaissance publique a élevé à saint Charles Borromée une statue dans la petite ville d'Arona, où il est né, sur les bords enchantés du lac Majeur. De là, la vue s'étend sur le beau lac et sur les îles délicieuses qu'on appelle Borromées, et qui appartiennent encore à sa famille; *l'isola Madre*, formée de sept terrasses qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, et dont la plus haute est surmontée d'un château, terrasses où croissent en pleine terre les orangers et les aloès; et *l'isola Bella*, qui présente un coup d'œil magique, avec ses dix terrasses qui, s'élevant en étages, lui donnent la forme d'une pyramide de verdure, tout embaumée des parfums de l'oranger, du jasmin et des arbres les plus rares.

La statue colossale du saint, placée au bord du lac sur une colline, semble sourire à ce charmant spectacle : elle a vingt-deux mètres de hauteur, sur un piédestal de quinze mètres. Les pieds, les mains et la tête sont de bronze fondu; le reste se compose de lames de cuivre fort épaisses; au dedans est une masse de grosses pierres destinée à la consolider. Au moyen d'un escalier pratiqué dans l'épaisseur des vêtements, on peut monter jusque dans la tête du colosse. La tête est percée à jour en plusieurs endroits, de sorte que quelques curieux se donnent le plaisir, fort ridi-

1. Me voici; je viens.

cule du reste, d'écouter par les oreilles de la statue, de respirer par ses narines et de voir par ses yeux.

L'attitude du saint est à la fois simple et noble. Il est représenté debout, la tête découverte, en habit de cardinal; dans sa main gauche, il tient un livre ouvert; la droite, étendue vers le lac, semble bénir ce pays, où le souvenir de ses vertus ne s'effacera jamais.

Le curé de campagne.

Il est un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde, qu'on appelle comme témoin, comme conseil ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme



du sein de la mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale, le lit de mort et le cercueil; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre; que les inconnus même appellent *mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes; un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence, qui voit le

riche et le pauvre frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine; cet homme, c'est le curé : nul ne peut faire plus de bien aux hommes.

Comme moraliste, l'œuvre du curé est admirable. Le christianisme est une philosophie divine écrite de deux manières : comme histoire dans la vie et la mort du Christ, comme préceptes dans les sublimes enseignements qu'il a apportés au monde. Ces deux paroles du christianisme, le précepte et l'exemple, sont réunies dans le Nouveau Testament ou l'Évangile. Le curé doit l'avoir toujours à la main, toujours sous les yeux, toujours dans le cœur ! Un bon prêtre est un commentaire vivant de ce livre divin. Il n'y a point de vérité morale ou politique qui ne soit en germe dans un verset de l'Évangile.

Le curé a donc toute morale, toute raison, toute civilisation, toute politique dans sa main quand il tient l'Évangile. Il n'a qu'à ouvrir, qu'à lire et qu'à verser autour de lui le trésor de lumière et de perfection dont la Providence lui a remis la clef. Mais, comme celui du Christ, son enseignement doit être double, par la vie et par la parole; sa vie doit être, autant que le comporte l'infirmité humaine, l'explication sensible de sa doctrine, une parole vivante. L'Église l'a placé là comme exemple plus que comme oracle; aucune langue humaine n'est aussi éloquente ni aussi persuasive qu'une vertu.

Le curé est encore administrateur spirituel des sacrements de son église et des bienfaits de la charité. Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité, il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de componction, de charité et de pardon. Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main; il ne doit connaître ni saisons, ni distances, ni contagion,

ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant. Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche, ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misères et en espérances.

Comme homme, le curé a encore quelques devoirs purement humains, qui lui sont imposés seulement par le soin de la bonne renommée. Retiré dans son humble presbytère, à l'ombre de son église, il doit en sortir rarement. Il lui est permis d'avoir une vigne, un jardin, un verger, quelquefois un petit champ, et de le cultiver de ses propres mains, d'y nourrir quelques animaux domestiques, de plaisir ou d'utilité : la vache, la chèvre, des brebis, le pigeon, des oiseaux chantants; le chien surtout, ce meuble vivant du foyer, cet ami de ceux qui sont oubliés du monde, et qui pourtant ont besoin d'être aimés de quelqu'un ! De cet asile de travail, de silence et de paix, le curé doit peu s'éloigner pour se mêler aux sociétés bruyantes du voisinage; il ne doit que dans quelques occasions solennelles tremper ses lèvres avec les heureux du siècle dans la coupe d'une hospitalité somptueuse; le reste de sa vie doit se passer à l'autel, au milieu des enfants auxquels il apprend à balbutier le catéchisme, ce code vulgaire de la plus haute philosophie, cet alphabet d'une sagesse divine; et dans les études sérieuses, parmi les livres, société morte du solitaire. Le soir, quand le marguillier a pris les clefs de l'église, quand l'angélus a tinté dans le clocher du hameau, on peut voir quelquefois le curé, son bréviaire à la main, soit sous les pommiers de son verger, soit dans les sentiers élevés de la montagne, respirer l'air suave des champs, tantôt s'arrêter pour lire un verset des poésies sacrées, tantôt regarder le ciel ou l'horizon de la vallée, et redescendre à pas lents dans la sainte et délicieuse contemplation de la nature et de son auteur.

Voilà sa vie et ses plaisirs; ses cheveux blanchissent, ses mains tremblent en élevant le calice, sa voix cassée ne remplit plus le sanctuaire, mais retentit encore dans le cœur de son troupeau; il meurt, une pierre sans nom marque sa place au cimetière, près de la porte de son église. Voilà une

vie écoulée ! Voilà un homme oublié à jamais ! Mais cet homme est allé se reposer dans l'éternité, où son âme vivait d'avance, et il a fait ici-bas ce qu'il avait de mieux à y faire. Il a continué un dogme immortel, il a servi d'anneau à une chaîne immense de foi et de vertu, et laissé aux générations qui vont naître une croyance, une loi, un Dieu. (LAMARTINE.)

Le nègre pieux.

[Fin du XVIII^e siècle, commencement du XIX^e.]

L'exemple d'un pauvre nègre, né dans l'esclavage, va nous montrer comment le désir de plaire à Dieu et d'obéir aux saintes lois du christianisme peut rendre féconde en bonnes œuvres l'existence la plus pauvre et la plus obscure.

Né en 1763, à Saint-Domingue, sur l'habitation de M. Belin, le nègre Eustache se fit remarquer de bonne heure par son attachement à la religion et par la pratique de toutes les vertus qu'elle inspire. Aussi était-il parvenu à se faire aimer de ses chefs et considéré de ses compagnons, à tel point qu'au moment où éclatèrent les premiers désastres de la colonie¹, Eustache dut à l'influence qu'il avait acquise, et le salut de son maître, et celui d'un grand nombre de propriétaires, menacés de périr dans le massacre général.

Quand les nègres, déterminés à la perte des blancs, jurèrent de les égorger tous, ils appelèrent Eustache parmi eux. En lui révélant leur conspiration, ils croient parler à un complice; ils ne sont entendus que par un honnête homme. L'idée du meurtre ne s'associe point dans l'âme d'Eustache avec celle de la liberté. Placé entre ses compagnons, armés de torches et de poignards, et les colons près de périr assassinés sous les décombres de leurs maisons embrasées, il ne balance point. Ni les animosités des noirs contre les blancs, ni la communauté d'intérêts, ni les liens d'affection ne le retiennent : il va où le sentiment religieux

1. Les mulâtres et les noirs de Saint-Domingue se révoltèrent contre les Français en 1792, et cette riche colonie fut perdue pour la France.

le conduit; il va où il voit non des vengeances à exercer, mais des devoirs à remplir.

Par son actif dévouement, il déroba à la mort une foule de victimes : il couvrit surtout son bon maître d'une protection de chaque moment, en échange de celle qu'il lui avait due pendant plus de vingt années; il l'aida, à travers des périls inouïs, à se ménager une retraite sur un navire américain, fit transporter dans le navire plusieurs milliers de sucre pour sauver M. Belin non-seulement du trépas, mais encore du dénûment, et s'embarqua avec lui, sans autre prétention que celle de le servir modestement, comme par le passé, après avoir eu l'inconcevable bonheur de mettre hors de danger les jours de quatre cents colons.

Mais quel désespoir ! Le navire américain est attaqué et pris par des corsaires anglais. M. Belin et ses amis ne se sont-ils dérobés à la mort que pour tomber dans l'esclavage ? Non. Eustache va les délivrer de ce second péril. Tandis que les vainqueurs sans défiance se livrent aux joies d'un repas durant lequel il les amuse par ses jeux, l'habile et audacieux Eustache profite de leur sécurité pour tomber sur eux, pour les enchaîner à l'aide des autres captifs, avertis secrètement de son projet, et le navire délivré arrive heureusement dans la rade de Baltimore. Ainsi, deux fois Eustache a sauvé son maître.

Cet homme, né parmi les esclaves, et digne de figurer au premier rang des citoyens libres, ne se borne pas à signaler son courage dans les jours du danger. Sa vertu, toujours active, trouve le moyen de s'exercer encore dans les temps de calme. Il n'est point de formes qu'elle ne prenne pour satisfaire l'infatigable besoin d'héroïsme qui dévore ce noble enfant de l'Amérique française. Ceux qu'il a sauvés, il va les nourrir. Son temps, ses soins, le produit de son labeur, tout est employé à soutenir l'existence des colons ruinés qui l'entourent. L'image de leur détresse disparaît par degrés à ses yeux qu'elle affligeait. Partout où il passe, il porte des secours, des bienfaits, des consolations. D'autres ne vivent que pour rêver le mal; lui n'existe que pour mériter le bien.

Lorsque l'ordre parut se rétablir dans la colonie, M. Belin et Eustache se hâtèrent d'y retourner avec les autres exilés; mais, à peine débarqués, ils apprennent une affreuse nouvelle : vingt mille insurgés ont placé leur camp sur les hauteurs voisines de la ville. Cette ville était le Fort-Dauphin, alors occupé par les Espagnols. M. Belin et ses compagnons demandent en vain des armes aux Espagnols qui les laissent égorger par les noirs, sortis en tumulte de leurs retranchements. M. Belin cherche à fuir. Poursuivi par une troupe de nègres jusque sur les bords de la mer, où il va être précipité, il aperçoit un corps de garde espagnol, se fait reconnaître du commandant et lui crie : « Sauvez-moi ! » Des soldats accourent, l'arrachent des mains des barbares, le jettent dans leur poste; et là, couvert de leur uniforme, il voit la fureur des assassins s'arrêter devant l'habit qu'il a revêtu : il respire, il échappe de nouveau à la mort, et à quelle mort !

Que devenait cependant son fidèle ami ? Séparé de lui par la foule, après l'avoir inutilement cherché, Eustache se recommande à la Providence, et s'efforce de garantir au moins du pillage les débris de sa fortune. Habile dans ses projets, c'est à la femme même du chef des noirs qu'il s'adresse pour conserver les effets de M. Belin. Il se rend sous la tente où elle se reposait couchée et malade, lui raconte une partie des événements qui venaient de s'accomplir, et la conjure de l'aider à soustraire à l'avidité des vainqueurs quelques malles renfermant des objets précieux. Muni de son consentement, il cache sous le lit de cette femme ces dernières richesses; court sur le théâtre du carnage; cherche, heureusement en vain, parmi les cadavres, celui de son maître : vole aux informations; apprend enfin que ce maître, auquel il tient tant, pour lequel il a déjà tant fait, est parvenu à s'échapper; revient essayer d'enlever son dépôt pour le lui rendre; réussit, à force d'adresse et de précautions, et s'embarque une seconde fois sur un bâtiment qui se rend au môle Saint-Nicolas, où s'est réfugié M. Belin. Là, Eustache, précédé par le bruit de sa belle conduite, se voit accueilli comme le héros des colonies.

Désormais plus de dangers. Aux traits d'un sublime héroïsme vont succéder les marques de la plus ingénieuse affection. Vivant dans une tranquille retraite auprès de M. Belin, Eustache entendait souvent son maître, parvenu au déclin de l'âge, gémir sur l'affaiblissement progressif de sa vue. Si Eustache savait lire, il tromperait les longues insomnies du vieillard en lui faisant la lecture des journaux. Quel chagrin pour lui, et pour son ami qui se reproche de ne pas lui avoir procuré dans son enfance un si utile genre d'instruction ! Ce chagrin ne durera pas. Eustache acquiert le don qu'il regrettait ! Il s'adresse en secret à un instituteur, et, grâce aux leçons qu'il reçoit, grâce surtout à une volonté puissante, Eustache arrive un jour vers le pauvre demi-aveugle, un livre à la main, et lui prouve par le plus touchant des exemples que, si rien ne semble facile à l'ignorance, rien n'est impossible au dévouement.

Bientôt Eustache perdit celui auquel il avait consacré sa vie. Des legs considérables lui furent remis au nom de M. Belin, entre autres une somme de douze mille francs. Mais tous les trésors qui passaient par des mains si généreuses n'y pouvaient rester : Eustache les regardait comme un dépôt que la Providence lui confiait pour le soulagement des pauvres et des infortunés. Ces nouvelles richesses furent bientôt épuisées, car il y avait tant d'infortunés et tant de pauvres dans les colonies ! et par malheur il n'y avait qu'un Eustache. Chaque jour on le voyait délier les nœuds de cette bourse qu'il tenait de la reconnaissance de son maître. Chemises, linge, habits, meubles, tout ce que la misère demande à sa générosité, sa générosité le prodigue à la misère. Voici des soldats dont la paye est arriérée : Eustache acquitte la dette du gouvernement. Voilà des familles sans pain : elles en ont, Eustache est venu les visiter. Enfin Eustache a tout donné, il ne lui reste que le souvenir de ses bonnes actions : c'est assez, il ne se plaindra pas, il remerciera le ciel, il est content; il n'a plus rien, mais les autres ont quelque chose.

Depuis plusieurs années, Eustache habite Paris : maître d'hôtel intelligent, habile chef de cuisine, il est souvent ap-

pelé par les personnes qui donnent de grands repas; il trouve dans son modeste salaire de quoi être généreux, et, pour ainsi dire, prodigue. Il passe sa vie à faire ce qu'il a toujours fait, des heureux. Il n'y a pas un jour de perdu dans cette existence vouée au bien. A chaque instant on découvre quelque nouvelle preuve de cette générosité inépuisable dont l'exercice lui est si doux. Tantôt ce sont de pauvres enfants qu'il met à ses frais en nourrice; d'autres, dont il paye l'apprentissage. Tantôt il achète des outils pour les ouvriers qui n'ont pas même le moyen de se livrer aux travaux de leur profession. D'anciens parents de son maître obtiennent de lui des sommes assez fortes, qu'ils ne lui rendront pas, et dont il ne songera jamais à exiger le remboursement.

Tel est Eustache. Tel est cet homme qui honore l'humanité. Quand la louange vient le chercher, il la repousse avec sa simplicité habituelle par ces mots : « Ce n'est pas pour les hommes que je fais cela, c'est pour le Maître qui est là-haut! »

§ II. CULTÉ INTÉRIEUR ET EXTÉRIEUR.

Il ne suffit pas de connaître Dieu; il faut montrer par des signes sensibles qu'on le connaît et faire en sorte qu'aucun de nos frères n'ait le malheur de l'ignorer; ces signes sensibles du culte sont ce qu'on appelle les cérémonies de la religion :

Le genre humain ne saurait reconnaître et aimer son créateur sans montrer qu'il l'aime, sans vouloir le faire aimer, sans exprimer cet amour avec une magnificence proportionnée à celui qu'il aime, sans s'exciter à l'amour par les signes de l'amour même. (FÉNELON.)

La divinité, qui n'a aucun besoin de nos hommages, nous commande cependant de l'honorer, parce que nous ne pouvons approcher d'elle par la pensée sans devenir plus purs. (C.)

La prière est la respiration de l'âme, et qui ne prie pas ne vit plus. (JOSEPH DE MAISTRE.)

Qui craint et aime Dieu pratique la religion, et qui pratique la religion honore ses ministres. (B.)

La prière.

Un homme demandait à saint Macaire¹ comment il de-

1. De 300 à 390.

vait prier : « Mon frère, lui répondit le saint, il n'est pas besoin d'employer beaucoup de paroles; il suffit d'élever les mains vers le ciel et de dire : « O mon Dieu! que votre volonté soit faite! » Et quand vous vous sentirez combattu par quelque tentation pressante, dites du fond de votre cœur : « O mon Père! secourez-moi! » car Dieu sait bien ce qui vous est nécessaire. »

Puisqu'il est si facile de prier, comment se fait-il que tant d'hommes négligent une pratique si salutaire et si sainte?

A ce sujet, nous rapporterons les paroles naïves d'un enfant appartenant à une de nos écoles primaires.

Cet enfant disait à son père, qui ne s'était jamais occupé de pensées religieuses : « Mon père, pourquoi ne priez-vous jamais pour moi, comme les parents de mes camarades prient pour leurs enfants? Cela me porterait bonheur.

— Mon fils, répondit-il, il n'est pas étonnant que je ne prie pas pour toi; je n'ai jamais prié pour moi-même.

— Eh bien! mon père, je prierai pour vous et pour moi, et nous nous en trouverons bien tous les deux. »

Le père, ému par ces paroles touchantes, joignit ses prières à celles de son fils, et dès lors le bonheur entra dans leur maison....

C'est surtout dans la prière qu'on trouve des forces contre les pensées dangereuses; c'est par elle qu'on triomphe des mauvaises habitudes.

C'est grâce à ce secours salutaire qu'un habitant d'un de nos départements du Midi parvint, il y a quelques années, à se soustraire à la fatale domination du vice.

Cet homme, adonné depuis quarante ans au vice dégradant de l'ivrognerie, déplorait souvent son malheur. Presque tous les matins il s'indignait de sa faiblesse, et jurait à sa femme et à ses enfants d'être à l'avenir fidèle à la loi de la tempérance; et presque tous les soirs on le voyait, chancelant sous le poids de l'ivresse, se traîner jusqu'à sa demeure, où l'aisance avait régné autrefois, mais où, par l'effet de ce malheureux vice, tout offrait aux yeux l'image de la misère.